

même que les *presidarios*, dont ils étaient séparés du reste.

Le lendemain, 18, nous nous mettons en route à la même heure que la veille. Las Vigas est le premier relais, le jour commence à poindre quand nous y arrivons. C'est un joli hameau, dont les maisons, construites en planches ou en madriers sur un soubassement en pierres, sont hérissées de chevilles en bois à grosses têtes qui relient leur membrure et leur donnent un aspect fort original. On se croirait en Suisse, d'autant plus que la contrée voisine est montagneuse, tourmentée, coupée de ravins et couverte de forêts où dominent le sapin et le chêne ; en outre, la brise du matin est très-incisive sur ces hauteurs.

Une escorte de quelques miliciens à cheval nous suit depuis je ne sais où. La vue de ces cosaques qui, majestueusement drapés dans leurs sarapes effiloqués, montés sur de maigres bidets, trottent aux portières la lance au bras, produit au crépuscule un effet saisissant. La contrée est déserte, mal famée, le bois clair-semé et tout à fait propre à un guet-apens.

Nous commençons à descendre le versant qui conduit à la terre chaude et aux rivages du golfe. Le chemin est exécrable ; il a été pavé autrefois, en grande partie du moins, depuis le hameau de la Cruz-Blanca jusqu'au pied du versant. Cet ouvrage fut exécuté au commencement de ce siècle aux frais du commerce de la Vera-Cruz ; mais en 1815, les insurgés le détruisirent partiellement pour embarrasser les mouvements des troupes espagnoles, et depuis le mal n'a jamais été réparé, de telle sorte que les meilleurs morceaux de la route aujourd'hui sont, sans contredit, ceux où il n'existe pas vestige de pavage. Partout ailleurs c'est un véritable casse-con.

A quelque distance de San-Miguel el Soldado l'escorte se débarrassa de nous. Un vieux chapeau de feutre noir,

galonné d'une bande de calicot blanc, s'introduisit dans la voiture, une tête de Bachi-bozouk se présenta à la portière, une voix recommanda à notre générosité les anges gardiens des diligences nationales. Quelques réaux tombèrent dans le chapeau. C'était là pour ces pauvres diables un revenu beaucoup plus clair que la paye du gouvernement.

Jalapa n'est qu'à douze lieues de Perote ; nous y entrâmes à neuf heures du matin pour n'en sortir de nouveau que vers la fin du jour. Par considération pour l'existence des voyageurs, la diligence ne marche que de nuit dans la *terre chaude*.

Jalapa a conservé son nom indien en devenant espagnole ; elle l'a donné en outre au beau liseron originaire de ce district, et célèbre par ses vertus médicinales. Entourée de collines et d'une assiette irrégulière, au sein d'une région fertile et sous une zone de transition, à une élévation (1321 mètres) qui la met à l'abri des miasmes délétères de la *tierra caliente* et de la sécheresse atmosphérique de la *tierra fria*, cette ville a un caractère particulier. Les nuages qui se forment sur le golfe ne dépassent guère son niveau ; ils y viennent faire élection de domicile et lui procurent transitoirement, avec une atmosphère brumeuse, une humidité qui tempère les ardeurs du soleil et favorise puissamment la végétation. Les riches habitants des basses terres s'y réfugient pendant la saison sèche ; les convalescents du grand plateau viennent y chercher une température plus généreuse. L'oranger, le bananier, le palmier ombragent ses huertas ; le poivrier et l'olivier se mêlent au chêne et au liquidambar dans les bois voisins. La canne, le tabac, la cannelle, le jalap, la salsepareille croissent dans ses champs à côté des légumineuses d'Europe et du blé, qui ne monte pas en épi, il est vrai, mais qu'on cultive pour son chaume et son fourrage.

Du sommet des hauteurs voisines Jalapa présente le plus charmant coup d'œil. A l'intérieur, la physionomie n'est pas moins typique. Cette petite ville, qui compte de huit à dix mille âmes en temps ordinaire, est une des plus jolies et surtout des plus propres de la république. Les rues cependant sont étroites et parfois irrégulières; les maisons ont peu d'élévation mais elles sont soigneusement entretenues et peintes, à l'intérieur comme à l'extérieur, de couleurs fraîches et vives toujours relevées d'encadrements blancs. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont gigantesques et descendent presque au niveau du trottoir, comme pour laisser passer le plus d'air possible à travers leurs grillages de fer, tandis que des stores intérieurs amortissent les ardeurs du soleil en adoucissant sa lumière. Il y a dans tout cela une saveur andalouse très-accentuée. Derrière le store, on voit briller dans l'ombre de pâles mais piquants minois. Les Jalapeñas ont une réputation de beauté, et surtout de grâce, universellement reconnue au Mexique et qui ne m'a pas paru usurpée. Leur teint est mat, mais d'une grande blancheur, et cette absence d'éclat et de transparence dans la carnation a, là-bas, un charme inexprimable, de même que la crudité des tons dans la décoration des bâtiments emprunte souvent à la chaude et généreuse lumière des tropiques une harmonie réjouissante, dont on ne saurait se faire une idée à la pâle clarté de notre soleil.

La plaza *Mayor* est peu remarquable et ne m'eût laissé, je crois, que de tristes souvenirs si elle n'avait été animée par un marché. Une petite fontaine des plus bourgeoises s'élève au centre; d'un côté, une église à laquelle on a réellement trop prodigué le jaune, le blanc, le chocolat ou lie de vin, et autres teintes que revendique d'ordinaire la devanture des perruquiers de village; sur les autres faces, des maisons à portales écrasés.

Le spectacle du marché distrait, heureusement; on y rencontre quelques figures nouvelles. L'Indien de la terre chaude vient y porter les fruits de son jardin. Il n'a d'autres vêtements qu'une chemise, dont les pans flottent par-dessus un caleçon blanc; quelques-uns portent le petit chapeau de paille à forme ronde des bergers d'Arcadie. Les femmes voilent les richesses de leur torse bronzé sous une pièce d'étoffe, blanche le plus souvent, ayant comme le sarape une ouverture au centre pour passer la tête, et dont les plis retombent sur une jupe bleue, rouge ou jaune; une bordure d'un dessin grec et d'une couleur éclatante, orne le bord du manteau comme celui de la jupe. Ce costume a du caractère, et quand il est porté par quelque jeune créature bien campée, fière et gracieuse à la fois dans sa démarche, quand elle s'avance soutenant sur sa tête, de son bras élégamment arrondi, une corbeille de fruits ou de fleurs de serre chaude, ou bien une poterie de forme antique, on croirait voir s'animer une fresque de Pompéi.

Près de là passent quelques *Jarocho*s en fine chemise de batiste brodée, calzoneras de velours, ceinture de soie rouge qui soutient le *machete*, sorte de dague ou de couteau de chasse, chapeau de paille, sous lequel pend un foulard qui protège le cou des ardeurs du soleil. Le *Jarocho* est le campagnard de la province de Vera-Cruz; c'est le plus souvent un produit des trois races connues, et de ce croisement fantaisiste est résulté, sous les feux du Cancer, un sang de lave en ébullition dans un corps que soutiennent des muscles d'acier. Le *Jarocho* est pasteur et récolte en outre ce que dame nature veut bien faire venir, sans trop d'aide, dans l'enclos qui entoure sa cabane de bambous; car le *Jarocho* n'est pas très-enclin au travail, mais cette indolence créole est doublée chez lui de l'énergie dans le plaisir qui appartient au sang nègre. Jour avec fureur est, pour lui, le dernier mot de la

vie : le jeu, la boisson, la musique, la danse, la toilette, l'amour, absorbent ses loisirs. Indépendant et hardi, chatouilleux à l'extrême sur le point d'honneur, il est prompt à en appeler à l'arbitrage de son *machete* dont il ne se sépare jamais. Franc et loyal du reste, hospitalier, probe, c'est un bon enfant, en somme. Il est de taille moyenne, bien pris, mais, en général, maigre et d'une teinte plombée tirant sur le jaune.

Jalapa est un chef-lieu de district. L'État de Vera-Cruz en compte neuf, et les huit autres sont : Tampico, Papantla, Misantla, Vera-Cruz, Jalacingo, Orizava, Cordova et Cosamalhuapan. Les districts méridionaux de Tuxtla, Acayucan et Huimanguillo, qui forment aujourd'hui l'État de Guerrero, en faisaient partie avant l'expulsion des Espagnols.

---

### CHAPITRE XVIII.

El Lencero et le marquis de Carabas. — Puente nacional. — La Antigua. — Une fête de nuit en terre chaude. — Chemin de fer. — *El norte*. — Un duplicata d'Adrienne de Cardoville. — Les Zopilotes. — San-Juan de Ulloa. — Réflexions finales.

A quatre heures de l'après-midi nous fûmes invités à remonter en diligence. Nous nous y trouvâmes au complet cette fois, ce qui ne constituait précisément pas un agrément sous un climat comme celui que nous allions affronter.

Le premier relai est à la venta del Lencero, établissement fondé peu de temps après la conquête, par un aventurier espagnol connu sous ce sobriquet; Bernal Diaz nous apprend qu'il avait été bon soldat et qu'il termina ses jours sous le froc de l'ordre de la Merci.

Non loin de la venta on nous montre une maison de campagne qui appartient à Santa-Anna. Cet homme d'État avait su devenir le marquis de Carabas de sa province natale, et, de Jalapa à la Vera-Cruz, il était presque superflu, à cette époque, de demander le nom du propriétaire des domaines ruraux que l'on traversait : c'était toujours le *diable boïteux*. Ces biens, impudemment acquis avec de l'argent puisé dans les coffres publics pendant que les services les plus urgents chômaient, compris dans les mesures de confiscation prises par Commonfort, ont été rendus à la nation; on devait équitablement cette satisfaction au clergé, qui aurait eu sans cela le droit de se plaindre.

La contrée est découverte et assez monotone; à l'horizon de l'ouest, le blanc piton de l'Orizava resplendit au soleil. Ce roi de la Cordillère a 5295 mètres d'élévation. A ses pieds, du côté du golfe, se trouvent les villes d'Orizava et Cordova, célèbres par leur tabac.

Il était nuit quand nous passâmes à Plan del rio. De là au Puente nacional, la route descend continuellement, et Dieu sait en quel état elle est. Mes souvenirs de voyage ne me représentent rien d'aussi fantastique que le traitement auquel nous fûmes soumis là pendant quelques heures; je ne sais quelle maladie il pourrait donner ou pourrait guérir à la longue, mais je sens qu'il devrait provoquer quelque grave révolution dans l'économie animale. Les exercices du malheureux Ragotin sur son cheval rétif ne donneraient qu'une intelligence bien imparfaite de la chose, et la meilleure image que je trouve pour peindre notre manière d'être à ce moment-là, est de nous comparer aux grains de plomb dans une bouteille que l'on rince. La voiture allait prudemment au pas et, néanmoins, elle avait un mouvement oscillatoire de haut en bas, irrégulier mais constant, à donner le mal de mer, le vertige, que sais-je? De temps en temps,